

Il faut lire et interpréter tout Heidegger

Bien avant la parution des Cahiers noirs, de nombreux passages nauséabonds de l'œuvre étaient accessibles et pouvaient être traduits. Il est inconcevable de continuer en 2017 à se laisser mystifier par les stratégies éditoriales de leur auteur.

Par Stéphane Domeracki



Professeur de philosophie en Bourgogne, Stéphane Domeracki vient de publier *Heidegger et sa solution finale. Essai sur la violence de « la » « pensée »* (Connaissances & savoirs).

Faire un sort à Heidegger en philosophie commencerait déjà par s'interdire tout tri commode en amont des œuvres qu'on jugerait autorisées et de celles qui seraient, par ailleurs, maudites. Des interprètes souhaitant coûte que coûte sauver leur héros cherchent en effet à créer une espèce de ligne Maginot herméneutique : ils passent tout simplement à la trappe tous les textes qui pourraient déranger leurs interprétations, faisant de cet auteur « le plus grand penseur du XX^e siècle » ; or, à l'heure où les publications sulfureuses paraissent au compte-gouttes, il semble au contraire nécessaire de lire *toutes* les publications, entendu que le penseur a bien intégré ses textes les plus dérangeants à sa fameuse *Gesamtausgabe*, aux côtés d'*Être et Temps* ou de *Kant et le problème de la métaphysique*. Ainsi du tome 69, dont l'éditeur (Peter Trawny, celui-là même qui en a fait la révélation dernièrement !) a enlevé un passage crucial pour comprendre le manichéisme de Martin Heidegger, celui qui est fondé sur la différence ontologique ; on aurait dû être en mesure d'y lire depuis 1998 – date de publication de ce tome : « Il faudrait se demander sur quoi est fondée la prédestination particulière de la communauté juive pour la criminalité planétaire. » Les admirateurs de cette « pensée » ont ainsi reporté de presque vingt ans la donnée primordiale : l'œuvre contenait bien des passages violemment antisémites, et les chercheurs probes auraient pu s'en aviser bien avant la sortie des *Cahiers noirs*. Ceux-ci sont sortis depuis deux ans en Allemagne, mais les « spécialistes »

ont-ils cherché à expliciter leur contenu, alors même qu'ils devaient constituer les derniers tomes des œuvres dites complètes ? Loin s'en faut. Bien au contraire : on s'est hâté de décréter qu'il ne fallait pas jeter le bébé avec l'eau du bain et que, si ces extraits immondes sont bien présents au milieu d'analyses portant sur les fragments héraclitéens ou le destin de l'être, ce ne serait là qu'épiphénomènes, voire « grosse bêtise » circonstancielle et temporaire de la part de Heidegger. Ses zéloteurs n'hésitent d'ailleurs pas à le faire passer pour inconséquent et incohérent – stratégie dilatoire qui les réhausse eux-mêmes – plutôt que de chercher à montrer en quoi les concepts utilisés des années 1920 aux années 1940 permettraient de comprendre son rapport aux Juifs comme au nazisme.

« Un masque bien commode »

Que faire de Heidegger ? Et si on nous laissait d'abord le lire en intégralité et proposer de nouvelles suggestions d'interprétation ? Celles-ci démontreraient les légendes accumulées depuis des décennies concernant l'œuvre en question. On assiste en effet à un curieux refus de lire avec un regard neuf celle-ci, en prenant bien soin de mettre de côté les « Traités publiés » (pas traduits en France, ou falsifiés par des traductions fantaisistes comme les célèbres *Beiträge*) ainsi que les *Cahiers noirs*. Or il s'agit justement des œuvres écrites lorsque le régime nazi s'installait, époque où Heidegger n'hésitait pas à faire part de sa déception à l'historien de l'art Kurt Bauch, dans une lettre du 7 juin 1936 : « Le national-socialisme serait beau en tant que principe barbare – mais il ne devrait pas être aussi bourgeois (1) » ; ou encore : « Le nazisme est un principe barbare. C'est sa plus essentielle et potentielle grandeur. Le danger n'est pas lui-même – mais qu'il soit galvaudé en une prédication sur la vérité, le bon et la beauté » ; la discipline qui aurait ces tendances moralisantes, c'est la philosophie, décrite par ailleurs comme « le mauvais danger » – et à

Dans une lettre à l'historien de l'art Kurt Bauch, en 1936 : « Le nazisme est un principe barbare. C'est sa plus essentielle et potentielle grandeur. »



DIGNE MELLER-MARCOVICZ / BPK

laquelle Heidegger veut mettre fin, déplorant par ailleurs qu'on confonde ses écrits avec celle-ci. Paradoxe : il a pour autant levé une armée de plumentifs cherchant à tout prix à sauver le caractère « philosophique » de sa « pensée ».

Savoir comment nous devons recevoir désormais Heidegger consistera d'abord à interroger l'éthos de ceux qui préfèrent mettre de côté tout esprit critique pour faire prévaloir une apologétique qui ne manquera pas d'apparaître dans ce numéro du *Magazine littéraire*. Celle-là même qui fait obstacle depuis trop longtemps à une interrogation exhaustive et sérieuse de la visée de ces 102 tomes légués à la postérité. Qu'est-ce que ces interprètes ont à nous dire de la « grandeur » de la « barbarie » nazie, ou encore du fait que la « Juiverie mondiale » n'hésite pas à s'adonner à la « fabrique de "l'histoire" » qui « par le biais de manigances prend tous les acteurs dans ses filets de la même façon ⁽²⁾ » ? Ils sont pour l'instant occupés à essayer de faire croire que « machination » (*Machenschaft*) ne serait pas un terme accusateur sous la plume de Heidegger et n'aurait rien à voir avec ses spéculations délirantes concernant quelque complot international, celui qui jette tous les peuples dans la modernité et dans la guerre, les incitant à s'abîmer dans les extrémités, Allemands compris. S'agit-il d'une critique du nazisme ? En aucun cas : de nombreux extraits prouvent au contraire qu'il en attendait qu'il mène la modernité à ses toutes dernières conséquences, extrêmes.

Heidegger en France, tome III ? Sous ce titre avaient été publiés deux ouvrages par feu Dominique Janicaud, qui avait cherché à retracer l'historique des différentes analyses publiées dans l'Hexagone depuis 1945, date à laquelle des visiteurs – certains illustres comme Sartre, d'autres anecdotiques comme Towarnicki ou Beaufret – étaient venus à la rencontre de leur idole dans sa *Hütte*. Voici ce que celui-ci consignait dans ses carnets extimes : « Les pires ennemis sont les admirateurs encombrants. L'effronterie de leur bienveillance ⁽³⁾... » Cela dit, la venue de ces curieux a été une bénédiction pour se faire passer pour dénazifié, voire résistant spirituel au nazisme ; il écrira ainsi que l'existentialisme permettait bien de cacher ses visées réelles : « L'hébergement sous la rubrique "philosophie de l'existence" est un masque bien commode. [...] ce masque offert mérite toujours une bonne gratitude ⁽⁴⁾. » Mais ses façons de dissimuler ses véritables intentions sont légion. Devons-nous, en 2017, continuer à nous laisser mystifier par les stratégies éditoriales de Heidegger vouées à perpétuer son œuvre comme « philosophique » alors que ses visées archi-nazies sont désormais flagrantes ? Ce qu'il faudrait, c'est plutôt étudier ces stratégies et leurs reprises dévotes, inconséquentes.

C'est peu dire qu'un nouveau tome de *Heidegger en France* s'impose alors, tant les révélations se sont accumulées, ne serait-ce que grâce aux travaux pionniers de ce lanceur d'alerte qu'est Emmanuel Faye et le refus de ses adversaires de les étudier sérieusement, >>>

En 1968, aux environs de son chalet : « Les pires ennemis sont les admirateurs encombrants. L'effronterie de leur bienveillance... »

(1) La correspondance des deux hommes n'est pas traduite en français : cf. *Briefwechsel 1932-1975*, Martin Heidegger et Kurt Bauch, éd. Karl Alber, 2010, p. 29-30.
 (2) *Gesamtausgabe (GA)* 96, p. 243.
 (3) *GA* 97, p. 503.
 (4) *GA* 96, p. 207.

>>> c'est-à-dire en laissant de côté pour un temps la simple paraphrase. Il est probable que la postérité retiendra ce que Heidegger a fait de nous comme autant de mises en garde concernant ce qu'est une authentique attitude philosophique, qui se doit d'être critique. Il nous a en effet mis dans une situation de clivage quasi sectaire où soit nous faisons partie des « rares » (c'est ainsi qu'il les nomme) bienheureux auxquels seraient destinés les clins d'œil de l'être, soit nous sommes décrits comme des inquisiteurs de sa pensée, censeurs et procureurs patentés, indécrottablement empêtrés dans l'étant et sa manipulation, inaptes à devenir *Dasein* (rappelons que ce terme ne désigne en aucun cas un universel tel que « l'homme », mais seulement ceux qui sont cooptés par l'être).

Les insultes pleuvent dans les *Cahiers noirs* : y être décrit comme un « journaliste », ou pis comme un « historien », revient à nous dénier toute possibilité d'élection par la grâce de *la pensée*. Voire à être détecté comme un ennemi acharné de celle-ci, pétri de ressentiment et d'un esprit de vengeance énigmatiquement décrit comme « ancien »... L'éditeur de Heidegger évoqué plus haut n'a pas hésité à décréter « ennemi de la philosophie » tous ceux qui, comme Emmanuel Faye, cherchent justement à expliciter l'adhésion tumultueuse de Heidegger au nazisme, engagement résolu mais spécifique qui lui fera prendre la défense de Goebbels en 1946 ou encore imaginer que Hitler ferait partie de quelque complot américain pour anéantir l'Allemagne (dans le tome 97). Il est aisé de caricaturer les efforts de chercheurs qui mettent au jour et interprètent les textes les plus nauséabonds. Plus difficile, visiblement, de produire des analyses permettant de relier ces passages au reste de l'œuvre, jugé plus présentable. On préfère les cacher sous le tapis.

Heidegger haïssait tout ce que nous sommes

Pierre Bourdieu, dans *Ce que parler veut dire*, avait tôt attiré l'attention sur le pouvoir symbolique exorbitant que cherchait à obtenir Heidegger auprès des professionnels de la philosophie, chez qui il jouit depuis longtemps d'un prestige inégalé. Peut-être serait-il toujours temps d'expliquer les divers mécanismes favorisant à la fois celui-ci et la mise sous le boisseau des extraits les plus dérangeants dans le champ académique. Certains prennent cela pour une honte, mais c'est au contraire l'honneur de la philosophie qui est rendu sauf lorsque, à la suite d'Adorno, de Losurdo ou de Faye, les lecteurs sont enfin en mesure de se confronter sans fard au sens des nouveaux textes effarants, notamment les textes révisionnistes où il est question d'une auto-annihilation des Juifs, de l'intervention américaine jugée « pire que les chambres à gaz », ou encore de la tendance à la « demi-mesure » des autorités nazies



JOHN FOLEY/OPALE/LEEMAGE

pendant les années 1930. Pour autant, le public a le droit de le savoir : il est tout à fait possible de trouver une cohérence totale entre ces assertions-là et les écrits d'apparence plus « philosophique » – ceux que nombreux prennent pour de la philosophie, comme si une spéculation débridée sur quelque « destin historial » menant aux fours crématoires devait être prise au sérieux. Cela dit, il nous paraît au moins nécessaire d'exposer, d'exhiber le ridicule de certains délires heideggériens, comme ceux où il appelle à « l'extermination de l'ennemi greffé sur le peuple », ceux où il décrète qu'il existe des subjectivités « dégénérées », que « les nègres » n'ont « pas plus d'histoire que les singes ou les oiseaux », ou d'autres d'apparence gnostique cherchant à justifier de façon apocalyptique le nazisme comme une sorte de destin nécessaire de l'Occident, lequel serait voué à atteindre ses dernières extrémités afin de procéder à quelque mystérieuse purge sacrificielle.

Nous nous demandons ici ce qu'il faut *faire* de Heidegger ? Il faudrait peut-être commencer par se rendre compte qu'il aurait de toute façon invalidé la question elle-même, n'y voyant qu'une entreprise de plus de la « machination internationale », une « fabrication journalistique » opérée par une clique de « littérateurs » en vue de la « publicité » et du profit, « faction » destinée à nous détourner de l'être. Car Heidegger haïssait tout ce que nous sommes pour peu que des philosophes soient encore aujourd'hui modernes, progressistes, démocrates, ou – horreur – humanistes. Il ciblait tout ceci comme appendice du judéo-christianisme et rêvait d'un nouveau commencement mettant fin à son influence diabolique. À charge pour nous de comprendre à quelle « mission » il vouait le nazisme, sachant que son engagement en sa faveur n'a jamais été démenti et nécessitait quelque « guerre secrète » sur le très long terme. Et tant pis pour ceux qui ne voient pas dans cet effort de démystification une tâche insigne de la philosophie des temps futurs. ●

Pierre Bourdieu (ici en 1989) a tôt attiré l'attention sur le pouvoir symbolique exorbitant que cherchait à obtenir Heidegger.

À LIRE



HEIDEGGER ET SA SOLUTION FINALE. ESSAI SUR LA VIOLENCE DE « LA » « PENSÉE », Stéphane Domeracki, éd. Connaissances & Savoirs, 778 p., 29,95 €.